

Paris, lundi, 26 fév. 79.



Mademoiselle,

Je suis de la Revue des Deux-Mondes. La réponse qu'on m'a faite n'est malheureusement pas celle que je désirais. M. Buloz ne sait pas un mot d'allemand, et la personne qu'il a chargée de la lecture de la nouvelle de Madame Ebrey, l'a trouvée trop longue. J'ai répondu naturellement qu'on pourroit l'abréger, et j'ai prié qu'on m'indiquât les passages qui avoient paru un peu moins utiles que d'autres. On m'a répondu que cela n'était pas dans les convenances de la Revue, et j'ai compris qu'il ne fallait pas insister. On ne m'a pas nommé la personne qui avait été chargée de la lecture, mais je soupçonne cette personne d'être fort ignorante de l'allemand, et de n'avoir pas compris qu'il s'agissait de la nouvelle de Madame Ebrey, et ce qui me confirme dans mes soupçons c'est l'embarras que j'ai causé en demandant les passages qui avoient paru trop longs. Je regrette infiniment l'issue de ma démarche, mais cette issue, si contraire qu'elle soit, n'a rien de blessant ni pour moi ni pour Madame Ebrey. En tous cas, elle ne m'a pas convaincu que la nouvelle ne méritait pas d'être traduite. Mon opinion a été si peu ébranlée ou modifiée qu'au sortir de la Revue, je suis monté immédiatement chez un ami afin d'écrire, sans perdre une minute, à un

peût admis à la Revue de France, et de prier le poète en question
de me dire avant tout si cette Revue a l'habitude de payer
ses articles. Cette question mes'alable n'idée et n'idée dans le sens
officiel, je me présenterai et je demanderai de nouveau
de prendre connaissance du texte allemand. En un mot, j'emploierai
à la Revue de France le même procédé qu'à la Revue des
Deux-Mondes; je ne veux pas vous faire faire un travail
inutile, et avant de vous prier de vous mettre à l'œuvre, j
veux savoir si le sujet est agréé. Je serais heureuse si vous
vouliez approuver ma méthode. Maintenant, comme il est pos-
sible que vous ne connaissiez pas la Revue de France, je
vous dois quelques explications. La dite revue n'a pas le même
nombre d'abonnés que la Revue des Deux-Mondes; elle est rédi-
gée dans un sens très conservateur dans tous les domaines
de la pensée: religion, philosophie, politique etc; elle a une
tendance monarchiste, par conséquent. Mais la nouvelle de
Madame Ober n'étant pas une œuvre de propagande, peut
aussi bien trouver sa place dans une revue réactionnaire que
dans une revue libérale; c'est une œuvre d'art qui ne resor-
tit qu'à l'art et à la psychologie et ^{qui} reste en dehors des ques-
tions politiques; je ne trouvais donc fort, ou vous
m'excuseriez de ne pas tenir compte de la couleur politique
ou religieuse des revues auxquelles je m'adresse. Si la Revue
de France, pour une raison ou pour une autre, refusait la

nouvelle, je frapperais à la porte du Correspondant. Le Correspondant est à peu près de même nature que la Revue de France. Les revues éphémères, resteront les journaux. Ne craignez pas que ces courses me causent le moindre ennui. Au contraire; elles me forcent à prendre l'air, ce qui est déjà un avantage; et puis, elles me remettent en relations avec une ou deux personnes qui me sont sympathiques et à qui j'ai même eu l'occasion de rendre un service. Le poète qui va me renseigner sur la Revue de France et que je prierais de m'introduire auprès du directeur, s'il y a lieu, m'est tout acquis; j'ai contribué un peu au succès de ses œuvres, et il s'en vante, quoiqu'au point de vue politique et philosophique, il soit mon antipode. Vous voyez donc que son intervention ne pourra que m'être utile. En lisant vos poésies et aussi en lisant vos lettres, j'ai eu l'impression qu'aux des traits les plus nobles, le votre caractère est la franchise. Les personnes que vous honorez de votre amitié sont tenues de vous payer de retour. Soyez sûre que j'usurai envers vous de la même franchise que vous apportez dans tout ce que vous faites, et dans tout ce que vous écrivez. Si donc je vous assure que les démarches que je ferai me seront un vilain plaisir, croyez-moi sur parole et ne m'opposez pas de veto. Si je vois que je n'ai réussi pas ou si je vois qu'il y aurait un inconvénient quelconque à continuer mes recherches, je vous en avertirai

siuèrment. Dans tout cela, il n'y a qu'un ennui : c'est l'ennui
de constater une fois de plus combien la France est pauvre en revue.
Il y a une vingtaine d'années, un de nos amis, mon aîné de beau-
coup, avait fondé la Revue germanique, qui a porté plus tard
le nom de Revue moderne ; elle a sombré en 1869, et son fondeur,
Herr, Dolfus, y a laissé près de trois-cent-mille francs.
J'ai la conviction que la France s'élargira l'horizon étroit où elle
se meurt que si on parvient à fonder une revue rival de celle
de M. Bouly et ouvrant de vastes et nombreuses fenêtres sur
l'étranger ; mais il faut pour cela de puissants capitaux, et ils
sont difficiles à trouver. L'exemple de la Revue germanique
n'est pas encourageant.

J'ai comparé très affectivement votre traduction de « Positivität »
me » avec le texte français de Madame Ackermann. Votre mo-
destie est évidemment bien curieuse. Je vous accorde que « Null »
est plus faible que « vide » ; mais vous reprenez le dessus vers
la fin de la première strophe. « Lass es vom Träumen » est
plus énergique que « Tu ne vas plus savoir », qui est bien
fränkart. Je vois vous avoir dit déjà que « umkreist », dans
le dernier vers me plaît beaucoup et est d'un grand effet ;
umkreist me paraît même plus beau que « encercler »,
et tenz, le mot « Reich », qui revient ici est bien plus juste
que le mot « gouffre », qu'emploie Madame Ackermann. Ce monde.

z. 7. N. 49153

idéal où vous transportait la foi n'est pas un gouffre, c'est l'Éden, c'est le paradis, c'est le ciel ouvert et souriant sur ses fêtes. Vous le voyez, votre traduction supporte la comparaison avec l'original, et je pense que Madame Ackermann doit être bien fière d'être traduite par un poète tel que vous. Toutefois, je l'arouerai, j'aime mieux vous voir parcourir le royaume enchanté en suivant vos propres rêtes qu'en suivant la pensée d'un autre. Vous avez encore bien des choses à nous dire : témoin « In der Neujahrs nacht », témoin aussi la poésie que Mademoiselle Galliny a insérée dans son article et qui est saisissante. J'ai été étonné de ne pas la rencontrer dans la petite brochure que vous avez bien voulu m'envoyer la semaine dernière ; mais j'imagine que vous la réserverez pour un nouvel et grand recueil.

Vous avez peut-être été froissé de la réponse que j'ai faite à votre dernière et gracieuse offre. L'explication que je vous ai promise est bien simple. Mon temps est tellement pris que c'est à peine si je puis trouver à consacrer une heure ou une demi-heure par jour à mes chères études. Il se passe même parfois deux, trois jours sans que je puisse les reprendre.

Dans ces conditions, j'évite avec soin les lectures qui seraient de nature à m'en détourner. Un morceau de prose ou de temps en temps ne m'en détourne pas, il me soulage au contraire. Mais étudier en ce moment une anthologie ^{poétique} ~~de~~ ce serait pour moi une distraction fâcheuse. Les choses charmantes que j'y trouverais me nuiraient en appétit ; je voudrais lire tout

ce qu'ont écrit les auteurs de ces choses charmantes, je tournerais momentanément le dos aux poètes autrichiens, et mon travail serait interrompu d'une manière fâcheuse. Néanmoins, j'ignore donc tout ce qui se rapporte pas à mon sujet, en fait de poésie, bien entendu. Plus tard, quand mon travail sera plus avancé, et que je pourrai, sans trop grand dommage, me débarrasser du danger des distractions, je demanderai la permission de vous rappeler votre offre. En attendant, vous n'approuvez, je n'en doute pas, d'établir autour de moi une espèce de quarantaine pour la poésie allemande. Et puis, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas? je crains un peu que l'anthologie en question ne soit trop allemande, et qu'elle ne contienne pas assez de morceaux autrichiens. J'aime sans arrière-pensée, sans effort, avec élan, tout ce qui vient de l'Autriche. Vous appréciez ce qui vient de l'Allemagne, il me faut toujours faire un léger effort. J'y réussis toujours, mais quand j'ai le choix entre l'Allemagne et l'Autriche, je n'hésite pas. Quand l'idée de faire un ouvrage sur deux ou trois poètes autrichiens a germé dans mon esprit, et que je me suis posé la question de savoir qui je pourrais adjoindre à Denau et à Grün dont je connaissais de tout temps la patrie, j'ai été heureux de découvrir que Feuchtersleben, Betty Tadi, Meisner, Hartmann, étaient Autrichiens. S'ils avaient été allemands, je les aurais admirés encore; je les aurais moins aimés. Cette préférence n'est pas seulement affaire de politique,

elle est aussi affaire de goût personnel, d'affinité morale. L'âme autrichienne, telle que je la comprends et la sens, n'est plus sympathique que l'âme allemande; elle est plus douce, plus vivante, plus affectueuse, moins hautaine; l'esprit autrichien est plus naturel, moins prétentieux, que l'esprit allemand. Dans ma jeunesse, mes plus profondes, mes plus chères impressions poétiques me sont venues, non pas des Allemands, non pas même de Schiller et de Goethe, mais de Autrichiens, (à côté des Français bien entendu, qui ne sont pas en question,) mais des Autrichiens, et en particulier de Senne, le plus grand de tous. Aujourd'hui encore ce goût persiste, et maintenant qu'à la mélancolie de mon adolescence a succédé l'amère tristesse de mon âge mûr, ce n'est pas chez Goethe que je cherche un cordial, c'est chez Fuchs-Tersleben.

Ceci me conduit naturellement à vous donner les quelques détails sur mon humble personne que vous me demandez et que j'aurais dû, car vous êtes bien autorisé à savoir quel est l'homme qui s'occupe de vos sciences. Cette lettre étant déjà très longue, j'épargne les détails en question à la prochaine épître que je vous adresserai: ce sera bientôt, car j'espère que j'aurai bientôt à vous parler du résultat de ma démarche à la Reue de Brane. Il ne me faut pas faire, du reste, d'ajournements ^{un peu} ~~beaucoup~~, le moment où je devrai vous parler de ma vie, rien que d'y penser, j'ai le vertige, la sensation de l'homme qui

doit diviner la hache qui lui a coupé ses jambes, et j'ai besoin
de m'y reprendre à deux fois. Je ferai la description aussi sobre,
aussi brève que possible ; puis, je n'y reviendrai jamais. Notre
correspondance reprendra un tour plus impersonnel, et vous ne
pourrez que gagner à ne plus jamais m'entendre parler de
moi.

En attendant, mille fois encore merci pour votre précieuse
offre ; je prendrai le plaisir de vous la rappeler dans deux
ou trois ans.

Croyez, Mademoiselle, que je serai toujours
respectueusement et affectueusement
à vous

A. Marchand

